

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Le chanoine Adolphe-Marie Moret

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 41-44

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le Chanoine

ADOLPHE-MARIE MORET

En l'an 1869, un enfant de Saint-Maurice s'inscrivait au collège pour la première étape des études classiques. Il s'appelait Adolphe Moret, il avait dix ans. Originaire de Bourg-St-Pierre par son père, rattaché par sa mère, née Coutaz, à l'une des plus anciennes familles d'Agaune, il devait, jeune encore, perdre ses bons parents.

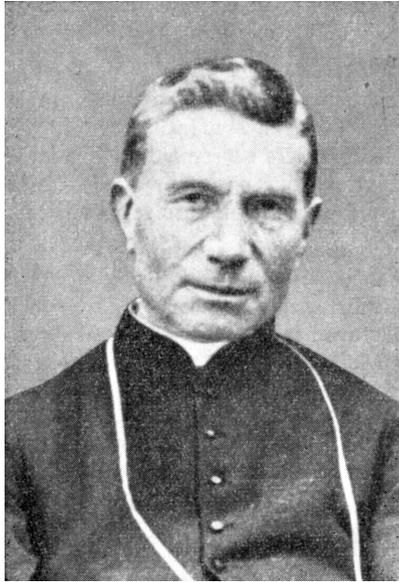
« On s'efforce de porter les élèves, dit un prospectus de l'époque, à l'accomplissement de leurs devoirs par les motifs de la religion. Le succès qu'obtiennent presque toujours les moyens de douceur obligent rarement d'en venir à la sévérité... » Avant d'appliquer lui-même ce programme, notre futur chanoine le réalisa dans sa vie d'étudiant puisqu'après avoir obtenu le prix de catéchisme en Préparatoire, il mérita tout au long de son collège l'un des premiers prix. C'est sans doute qu'il apportait dans sa tâche d'élève la même scrupuleuse attention qu'il apportera plus tard à sa tâche de professeur ; mais c'est surtout qu'il n'allait pas au hasard et se dirigeait vers le but qui fut celui de son existence : la vie religieuse, réclamée impérieusement chez lui par une exigence de perfection qui ne se démentit jamais.

Le 26 août 1877, il recevait, des mains de Mgr Bagnoud, l'habit des chanoines de Saint-Maurice. Prêtre à vingt-deux

ans déjà, il aurait pu, dans quelques mois, célébrer le septantième anniversaire de son sacerdoce : nous nous en remettons aux anges, qui le sauront fêter mieux que nous. A peine sorti du noviciat, M. le chanoine Moret inaugure sa longue et fructueuse carrière d'enseignement, à quoi fut consacrée la majeure partie de ses forces et de sa vie. Il fit ses premières armes au cours des Allemands et donna diverses leçons avant de prendre la classe de Philosophie. Puis il abandonna la chaire de professeur pour le banc d'écolier à l'Institut Catholique de Paris que dirigeait alors l'illustre Mgr d'Hulst ; il nous souvient à ce propos de l'avoir entendu raconter avec humour comment il s'était perdu de longues heures dans la grande Ville avant de retrouver son logis.

De retour à l'Abbaye en 1890, il fut chargé d'assurer Principes et Rudiments, avant de recevoir définitivement en partage cette classe d'Humanités qu'il devait garder sans interruption pendant trente-sept ans (1891-1928). Une santé qui, pour ne point l'empêcher d'arriver à un âge avancé, n'en fut pas moins précaire, l'obligeait alors à se retirer. Une bonne partie de ses innombrables élèves, il les retrouvait comme confrères, ou même — et non parmi les moindres — comme supérieur : tel Mgr Haller, qui fut son sixième évêque. Tous se sont plu à reconnaître chez lui, comme en témoignent de nombreuses lettres, une conscience professionnelle qui, revêtant parfois des formes grondeuses, n'en révélait que mieux un amour passionné des lettres et le désir à tout prix de le faire partager : « professeur au poing énergique, mais à la main câline... » Il avait une assez haute estime de son caractère sacerdotal pour ne le point réduire aux seules activités dites de ministère et envisageait tous ses cours de littérature sous la perspective religieuse : réservant son admiration au Grand Siècle et vouant délibérément Voltaire et sa séquelle — dont les noms mêmes lui étaient odieux — à l'anathème de l'oubli. Aux cours de religion, il pouvait donner toute sa mesure parce qu'il s'y trouvait mieux à l'aise, et là encore, ses exposés parfois sévères et tranchants dissimulaient mal son ardeur de la vérité, son refus de toute ombre de compromis. A part les étudiants du collège, les élèves du pensionnat du Sacré-Cœur purent bénéficier de son solide enseignement, car, longtemps encore après avoir abandonné les cours classiques, il

fut aumônier de cette Maison à laquelle il garda toujours un profond attachement. Tous les étés, il avait coutume d'aller réparer ses forces en Suisse alémanique dans les abbayes d'Einsiedeln et d'Engelberg où, en perfectionnant son allemand, il enseignait encore le français à des confrères bénévoles.



Ceux qui, pour l'avoir le mieux connu, sauraient le mieux parler de lui, ce sont tous ceux qui, grâce à des liens de parenté ou d'amitié, ont pu voir à découvert des qualités de cœur qu'il cachait d'habitude tant bien que mal. Le réconfort spirituel qu'il savait leur apporter lors de ses visites reste enfoui dans la secrète reconnaissance de leur âme et ne s'exprime que dans le souvenir de la prière. C'est pour quoi ils se sont pour ainsi dire sentis eux-mêmes atteints quand la souffrance immobilisa M. le chanoine Moret dans sa chère Abbaye, avant de le confiner définitivement dans

sa cellule. On le vit encore assister quelquefois aux offices conventuels, dans les bancs des fidèles, où il priait, ainsi que chez lui, à haute voix. C'était la dernière façon dont Dieu lui laissait exprimer la grande dévotion qu'il avait toujours eue pour le Sacré-Cœur de Jésus, la Vierge Marie et la petite Thérèse. Son âme, droite jusqu'au scrupule, allait comme naturellement aux sources de la confiance, et nous nous rappelons avec quelle ardeur il tenait à ce qu'on ajoute à son prénom celui de la Vierge. C'était aussi le suprême refuge d'une vie sur laquelle tombaient lentement les ombres du soir.

Le 31 janvier, son état ayant empiré, malgré les soins attentifs de Frère Charles, son infirmier très dévoué, il reçut dans le calme les derniers sacrements. Mais la Vierge attendit sa fête du 2 février pour accueillir aux premières heures du jour l'âme de celui qui fut toujours son bon et fidèle serviteur.

Comme elle s'applique bien à lui, cette parole d'un auteur qu'il aimait beaucoup, Louis Veuillot : « Heureux ceux qui espèrent en la mort, et qui, entourés de toute l'estime de ce monde, en paix avec les hommes, en paix avec eux-mêmes, jettent sur le Maître suprême le regard confiant du serviteur qui a accompli sa tâche et du fils qui rentre à la maison. »

André RAPPAZ